

Diderot traducteur (1713-1784)

Gerhardt Stenger

▶ **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Diderot traducteur (1713-1784). Yves Chevrel; Annie Cointre; Yen-Maï Tran-Gervat. Histoire des traductions en langue française. XVIIe et XVIIIe siècles, 1610-1815, Verdier, pp.168-171, 2014, 978-2-86432-774-5. hal-04084830

HAL Id: hal-04084830

https://nantes-universite.hal.science/hal-04084830

Submitted on 28 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

HISTOIRE DES TRADUCTIONS EN LANGUE FRANÇAISE
sous la direction d'Yves Chevrel et Jean-Yves Masson

Déjà paru

XIX^e SIÈCLE
sous la direction d'Yves Chevrel,
Lieven D'hulst et Christine Lombez

À paraître

XV^e ET XVI^e SIÈCLES
sous la direction de Véronique Duché

XX^e SIÈCLE
sous la direction de Bernard Banoun,
Jean-Yves Masson et Isabelle Poulin

Histoire des traductions en langue française

XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

1610-1815

sous la direction d'YVES CHEVREL,
ANNIE COINTRE et YEN-MAÏ TRAN-GERVAT

UNIVERSITE DE NANTES
CIDRE
Bureau 3015
02 40 14 10 61

Verdier

Journaliste invisible aux articles anonymes, Barbeyrac fut un traducteur éminemment visible, d'abord dans la communauté des lettres, la traduction ayant fait de lui un auteur cité, commenté et respecté par ses contemporains; ensuite, au sein même de ses traductions, auxquelles il consacrait un grand travail d'édition: tables des matières, renvois littéraires, notes et commentaires, ainsi que de longues préfaces.

7. Diderot traducteur (1713-1784)

Denis Diderot a commencé sa carrière d'homme de lettres avec des traductions. Ayant appris l'anglais sans maître, comme une langue morte (il explique dans l'article « Encyclopédie » de l'*Encyclopédie* qu'il s'y est initié par le truchement d'un dictionnaire anglais-latin), pendant ses années de bohème à Paris (1736-1740), il se lance dans la traduction de *The Grecian History* de Temple Stanyan (1739), qui paraît en 1743 sous le titre *Histoire de Grèce*. Un an plus tard, Diderot est sollicité par trois libraires parisiens – Briasson, David l'aîné et Durand, les futurs éditeurs de l'*Encyclopédie* avec Le Breton – pour traduire le monumental *Medicinal Dictionary* de Robert James en six volumes in-folio (1743-1745). Diderot s'adjoint deux collaborateurs, Marc-Antoine Eidous et François-Vincent Toussaint, afin de mener à bien cette entreprise dont les derniers volumes ne paraîtront qu'en 1748. Au même moment, Diderot s'attelle à une nouvelle tâche, autrement plus passionnante qu'un dictionnaire de médecine: la traduction de l'*Inquiry concerning Virtue or Merit* du philosophe anglais Shaftesbury, qu'il publie anonymement en 1745 sous le titre *Principes de la philosophie morale, ou Essai de M. S*** sur le mérite et la vertu, avec Réflexions* (Diderot, *Œuvres*, éd. Dieckmann, Proust, Varloot [DPV], I, 267-437).

La traduction de Shaftesbury n'est pas de la besogne ordinaire destinée à nourrir son auteur et sa famille. Nous sommes en présence du premier ouvrage personnel de Diderot, et c'est à ce titre que l'*Essai sur le mérite et la vertu* fait partie dès 1772 de ses *Œuvres complètes*. Diderot lui-même, à la fin de son Discours préliminaire, revendique en quelque sorte la paternité de l'ouvrage:

> Je l'ai lu et relu: je me suis rempli de son esprit, et j'ai, pour ainsi dire, fermé son livre lorsque j'ai pris la plume. On n'a jamais usé du bien d'autrui avec tant de liberté. (DPV, I, 300)

L'*Essai sur le mérite et la vertu* est donc une traduction sans en être une. Diderot est intellectuellement très proche de Shaftesbury, au point de s'identifier totalement, dit-on, au contenu du texte qu'il a devant lui. Mieux encore: Diderot prend soin d'accompagner sa traduction d'une cinquantaine de notes plus ou moins longues, qui engagent un véritable dialogue avec le texte anglais. S'il est sans doute légitime de considérer cette traduction comme le point de départ de la philosophie de Diderot, il est plus difficile d'admettre que sa pensée soit rigoureusement identique à celle de Shaftesbury. Le traducteur semble reprendre, pour l'essentiel, les thèses de l'*Inquiry*, mais il modifie, moyennant quelques retouches, le déisme du philosophe anglais et présente, sous le couvert de Shaftesbury, quelques échantillons de son orientation philosophique future. Alors que Shaftesbury suppose un ordre divin dans la Création, son traducteur est résolument antifinaliste: le monde apparaît comme le produit d'une puissance aveugle, sans plan précis. Diderot est déjà engagé sur la voie qui le conduira à affirmer l'organisation spontanée de la matière par opposition aux arguments en faveur de la finalité de l'univers (v. aussi ch. VII, E.2).

En 1749, Diderot est envoyé en prison pour avoir trop ouvertement exprimé sa philosophie athée et antifinaliste dans la *Lettre sur les aveugles*. Il y traduit, sans dictionnaire ni grammaire, l'*Apologie de Socrate* de Platon (DPV, IV, 235-281). La traduction de l'*Apologie* ainsi que de la première page du *Criton*, quelle que soit la part de légende qui entoure les circonstances matérielles de sa rédaction, nous fournit de précieux renseignements non seulement sur ses connaissances de la langue grecque mais aussi sur la façon dont Diderot envisageait la traduction d'une langue morte. Son souci premier n'est pas l'objectivité absolue, mais l'expressivité; son but est de susciter chez son lecteur une émotion identique à celle qu'il a éprouvée lui-même à la lecture. En traduisant Platon, Diderot cherche une sorte de dramatisation du texte: « Il tente de rendre, par ses formules condensées et directes, une intensité dramatique qui existe chez Platon mais qui, rendue littéralement, serait perdue pour des lecteurs au XVIII^e^ siècle » (R. Trousson, 179). Diderot

traduit Platon comme il le sent et fait parler à Socrate la langue qu'il parlerait lui-même. Ainsi, la phrase: « En effet, je pense que je produis, moi, un témoin suffisant de la véracité de mes dires » devient sous sa plume: « Ma pauvreté prouve suffisamment pour moi » (DPV, IV, 266).

Dans l'article « Léibnitzianisme » *(sic)* de l'*Encyclopédie,* Diderot présente les « Principes des méditations rationnelles de Leibniz » (DPV, VII, 688-692) et la « Métaphysique de Leibniz, ou ce qu'il a pensé des éléments des choses » (DPV, VII, 692-702). Comme C. Fauvergue l'a montré, ces deux parties constituent la première traduction française de deux ouvrages du philosophe allemand, les *Meditationes de Cognitione, Veritatis et Ideis* (1684) et sa célèbre *Monadologie,* parue pour la première fois en 1721 dans les *Acta Eruditorum* sous le titre *Principia Philosophiae* (la version originale, rédigée en français par Leibniz, ne fut publiée qu'en 1840). Diderot a trouvé la version latine de la *Monadologie* dans l'*Historia critica philosophiae* de l'allemand Jakob Brucker, sa source principale pour les articles concernant l'histoire de la philosophie. Les commentaires intercalés dans sa traduction montrent la convergence entre la métaphysique leibnizienne et son propre monisme matérialiste, et font de Diderot « un véritable traducteur et interprète de Leibniz » (C. Fauvergue, 123).

En 1760, Diderot traduit *The Gamester* d'Edward Moore (1753), sous le titre *Le Joueur* (DPV, XI, 317-450). Il considère la pièce comme l'illustration de ce qu'il exige d'une tragédie moderne: à l'instar de la tragédie antique, celle-ci doit semer dans les âmes « le trouble et l'épouvante ». Pour atteindre ce but, Diderot n'hésite pas à multiplier les apostrophes, les exclamations, les lamentations, les appels au Ciel, les cris aux moments pathétiques, les pauses, les discours brisés. Ainsi, les trois mots *My fortune lost!* deviennent chez Diderot: « Ma fortune est perdue! Je suis ruinée! » (DPV, XI, 394) La même tendance à l'amplification est visible dans une « Chanson erse » d'Ossian traduite en 1761 (DPV, XIII, 276-282). Dans le texte de Macpherson, Diderot admire la force et la simplicité qui cadrent avec sa conception d'une poésie héroïque et primitive, sans pouvoir toutefois s'empêcher de l'habiller un peu à la française. Diderot, conclut P. France (388), « ne tente pas vraiment de *servir* les auteurs qu'il traduit »; il « va toujours à l'étranger pour chercher ce qui lui convient, plutôt que pour y apprendre quelque chose de nouveau ».

L'expérience acquise par Diderot dans le domaine de la traduction lui a permis de juger aussi des traductions faites par d'autres. On a trouvé parmi les papiers légués à sa famille un abondant commentaire de la traduction de l'*Essay on Man* de Pope publiée par Silhouette en 1736 (DPV, I, 165-266; v. ch. XII, E.1). Diderot critique le traducteur quand celui-ci traduit *« he whose virtue sigh'd to lose a day »* par « dont les vertus soupiraient la perte d'un jour écoulé sans bienfaits »: « Quelle longueur! *Soupiraient la perte,* quel français! *Un jour écoulé sans bienfaits*: est-ce reçus ou répandus? Quelle obscurité! ». Et Diderot de proposer sa propre traduction: « celui dont la vertu regrettait la perte d'un jour » (DPV, I, 252). De manière générale, Diderot pense qu'il aurait mieux valu traduire plus littéralement, garder le mot, la tournure ou l'image de Pope, sans tomber pour autant dans le mot-à-mot. Diderot exige du traducteur de faire de son original un texte français vivant. À plusieurs reprises, il remarque, dans un poème, une rime artificielle, utilisée pour les besoins de la cause. Quand on lit dans l'original: *« Hence diff'rent Passions more or less inflame,/ As strong or weak, the organs of the frame »,* il commente: « *Les organes de la machine.* Je crois que c'est bien assez de dire *organes.* C'était encore là le lieu de voir qu'*inflame* avait entraîné *frame* » (DPV, I, 219). Bien plus tard, Diderot est consulté par l'abbé Le Monnier sur sa traduction des satires du poète latin Perse, qui paraîtra en 1771. Les corrections de Diderot (DPV, XII, 197-352) améliorent le style de l'abbé, suppriment des lourdeurs ou des incorrections et donnent de l'élégance et de la précision à une traduction qui vise à être plus fidèle que belle. Les compétences de Diderot, latiniste averti, malgré ses erreurs, sont comparables à celles d'un traducteur professionnel de l'époque.

8. Michael Huber (1727-1804), un traducteur germanophone

Fils naturel de Vitus Huber et Barbara Lützelkürchnerin, Michael Huber naît dans un village près de Frontenhausen, en